

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# L'Abeille.

6me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 10 NOVEMBRE 1853.

No. 5.

C'est par erreur que la lettre suivante, qui devait servir d'introduction à la correspondance de Saint-Hyacinthe, n'a pas été publiée dans notre dernier numéro.

## CORRESPONDANCE

DE

### SAINT-HYACINTHE.

Vous exprimer le plaisir que nous avons ressenti de voir que l'Abeille allait reprendre ses intéressantes visites à St. Hyacinthe, est une chose que je n'entreprendrai pas. Revoir après une longue absence quelque chose qu'on a aimé, qu'on aime toujours, qui sait si bien charmer nos instants de repos, c'est une véritable jouissance. Que sera-ce donc si elle rappelle à des cœurs amis leurs plus précieux souvenirs ? Et voilà précisément, chère Abeille, ce que tu es pour nous.

Salut donc à toi, salut, reçois l'expression du plaisir que nous éprouvons de te revoir encore cette année, aimable et charmante comme les années précédentes. Viens, nous te recevons avec bonheur, viens voltiger dans nos rangs, nous réjouir, viens nous délecter de ton miel délicieux. Viens encore contempler notre bel édifice où pourront t'adresser, *peut-être avec quelque douce reminiscence*, ceux qui te donnent l'essor. Viens, tu y fixeras ton vol et tu t'y reposeras avec bonheur, nous l'espérons.

Mr. le Réd., je m'estime vraiment heureux de pouvoir cette année renouer les liens d'amitié, de confraternité qui nous unissent déjà depuis longtemps. Les correspondances amicales que nous avons le plaisir de recommencer, vont réveiller en nos cœurs de bien doux souvenirs. Elles rappelleront l'union étroite qui existe entre les deux communautés de Québec et de St. Hyacinthe, et cette pensée nous causera toujours une vive joie. Je regrette en commençant ces relations de n'avoir à vous présenter aucun détail sur notre Nouveau Collège. Le temps et les circonstances m'étant défavorables, je suis dans l'impossibilité de le faire aujourd'hui. Mais heureusement qu'on me suggère une pensée bien propre. Les regrets que nous avons éprouvés dans nos adieux à l'ancien collège, sont encore trop vifs ; la reconnaissance due au

vénérable fondateur, est trop bien gravée dans nos cœurs pour ne pas avoir frappé combien elle nous est chère cette maison où revivent pour nous les souvenirs les plus précieux. Je crois que c'est lui être doublement reconnaissant que de solliciter aujourd'hui une place dans votre feuille pour son discours prononcé à la sortie des classes, le 25 Juillet dernier.

Veuillez, Mr. le Réd., me croire &c.

Votre dévoué agent

T. S. Provost.

### LES ADIEUX AU VIEUX COLLÈGE DE SAINT-HYACINTHE.

#### DISCOURS PRONONCÉ AUX EXERCICES LITTÉRAIRES DU 25 JUILLET 1853.

[Suite et fin.]

Combien cette maison n'a-t-elle pas formé de prêtres dignes de seconder les Evêques qu'elle a formés dans leurs fonctions apostoliques ! Que de citoyens distingués n'a-t-elle pas donnés aux diverses professions de la société ! La médecine, la jurisprudence, la science politique s'honorent d'hommes éminents qui ont puisé dans cette enceinte l'éducation qui les a élevés au rang qu'ils occupent aujourd'hui. Parmi ces hommes, l'un que ses hauts talents, sa science de juriconsulte, son habileté dans l'art de bien dire avaient investi d'une manière bien honorable de la confiance de ses concitoyens, a été élevé aux premières dignités de l'état, au conseil même de l'autorité qui régit notre société.

On le voit, elle est glorieuse cette maison que nous laissons : le souvenir de ceux qui après avoir passé, comme nous, les années de la première jeunesse dans ces salles, s'élevèrent dans les diverses classes sociales à une haute considération, ce souvenir se présentait souvent à nous et nous animait à ce travail dont le fruit nous apparaissait si beau, si honorable dans leurs personnes.

Cette maison a, joni d'un autre honneur. Elle a vu, à plusieurs reprises, les gouverneurs du pays présider à ses exercices littéraires, et, un jour, dans cette humble enceinte s'ouvrait pour recevoir en même temps le représentant de Sa Majesté, entouré de ses ministres, et la plus grande partie des membres des

deux chambres du Parlement, présidés par leurs orateurs. Et l'on vit ces hommes accoutumés à discuter les plus graves et les plus hautes questions d'intérêt politique, nous entretenir et nous écouter avec complaisance. Ils se plurent à répéter en termes bien flatteurs, qu'en nous, élèves des collèges, l'élite de la jeunesse canadienne, reposaient les espérances les plus douces du pays pour l'avenir. Nous doutons que jamais maison d'éducation ait vu dans son sein une réunion semblable. Mais en rappelant cette insigne faveur, nous avons à nous féliciter d'un honneur bien glorieux que nous recevons en ce moment. Nous voyons devant nous l'honorable secrétaire Provincial, le premier ministre du Bas-Canada, cet homme la gloire et l'amour de son pays, qu'il a tant honoré et servi par les éminentes qualités de son intelligence, et le patriotisme si dévoué de son cœur. Qu'il veuille bien agréer notre profonde gratitude pour ce témoignage de l'intérêt qu'il daigne nous témoigner.

Ce collège est peut-être aussi le premier qui ait été témoin d'une scène renouvelée depuis, mais qui ne s'était pas vue encore, du moins dans notre pays. Ici nous avons vu les élèves d'un autre Séminaire, la plus florissante maison d'éducation du Canada, venir au nombre de plus de deux cents avec leurs directeurs et professeurs, après avoir franchi 70 lieues pour nous visiter. Oh ! quel beau jour pour le Collège de St. Hyacinthe, que celui où ses élèves goûtèrent une si douce satisfaction dans ce témoignage d'amitié qu'ils reçurent de leurs confrères de Québec !

Si, au souvenir de ces grandes scènes qui nous rendent cette maison si chère, nous joignons nos impressions personnelles, nos jouissances propres, on comprendra mieux encore le sentiment pénible avec lequel nous la laissons.

Ici, chaque pas, chaque endroit retrace à notre mémoire quelques agréables reminiscences. Ces classes où notre intelligence se développait aux leçons de nos maîtres, et s'enrichissant tous les jours de connaissances nouvelles, voyait s'ouvrir de plus en plus l'horizon de la vérité dans

l'ordre religieux et scientifique ; cette cour, qui dans la belle saison offre tant d'agrémens et qui s'est tant de fois prêtée à nos jeux et à nos amusemens divers ; ces arbres qui nous ont si souvent prêté leurs frais ombrages, pendant qu'assis sur ce riche tapis de verdure nous entretenions d'agréables causeries dont la franchise, la confiance, et l'affection étaient l'agrément, et que des milliers de petits oiseaux faisaient entendre leurs concerts harmonieux sous la voûte de ce charmant bocage ; ces fleurs de notre jardin que nous cultivions pour en orner les autels, et qui embournaient l'air de leur parfum délicieux ; cette chapelle bénie, où pénétrés des grandeurs du culte divin, des beautés de nos cérémonies saintes, nous nous livrions à l'enthousiasme religieux, où naît d'amour et d'adoration s'échappant de tous les cœurs, nous comptions des cantiques d'actions de grâces et d'hommages au souverain dispensateur de toutes ces jouissances ineffables ; et où dans notre ravissement, lorsque des flots d'encens se mêlaient au parfum des guirlandes, nous nous représentions des chérubins descendant parmi nous et remontant au ciel les mains pleines de pieux transports et des prières que nous fûmes vers Dieu ! ! ! . . . Et il nous fut abandonner ces lieux si chers ! leur dire un dernier adieu . . . A ! ! comment dissimuler nos émotions en voyant se fermer pour jamais l'enceinte dans laquelle nous avons passé de si heureuses années ! comment ne pas donner un libre cours à nos regrets lorsque nous sommes forcés de laisser ce séjour de bonheur et de paix !

Désormais quand nous repasserons dans ces lieux, nous ne trouverons plus que des salles désertes, une cour silencieuse ; mais nous y recueillerons de touchants et nobles souvenirs. Adieu ! O maison élevée par le vénérable Antoine Girouard, où tant d'hommes instruits dans ton sein vont chercher en réminiscence les plus belles années de leur vie. — Adieu ! tu ne retentiras plus de la parole de l'enseignement, ni des cris joyeux de nombreux élèves : tu ne verras plus comme tu l'as vu si souvent un public éclairé et bienveillant venir applaudir aux travaux de la jeunesse formée en ton sein. Désormais ce ne sera plus dans tes murs que se formeront ceux qui doivent servir la Religion et la Patrie, mais puisse s'attacher toujours à toi un souvenir qui rappelle ce que tu as été, l'œuvre du dévouement le plus généreux, le théâtre de l'enseignement de la vérité, un sanctuaire où le ciel a répandu ses plus douces bénédictions !

Pour adieu, ô asile chéri, nous laissons ce souhait à tes murs vénérés. C. B.

L'ABELLE.

QUÉBEC, 10 Novembre 1853.

Il est donc vrai que la mort ne respecte ni l'âge ni les talents. Sa faux impitoyable tranche en un instant les plus douces espérances et tous les liens du sang, de l'amitié et de la reconnaissance qui attachent à la terre. Elle vient de nous enlever et de nos confrères, J. B. GAGNON, de la paroisse de Ste. Claire, élève de la Troisième, et le premier de sa classe. Quelques heures, hélas ! ont suffi pour opérer ce passage terrible du temps à l'éternité.

Hier matin, on nous annonçait la nouvelle de sa maladie, nouvelle aussi triste qu'elle était inattendue. Ce mal, qui devait lui causer la mort, était une congestion trop longtemps négligée qui, dès mardi soir,

avait commencé à lui causer les douleurs les plus horribles qu'il supporta avec résignation jusqu'à la mort. Mercredi avant midi, sur l'avis de Mr le Directeur, il demanda son confesseur qui pérorait plusieurs fois dans la journée, et à quatre heures et demie de l'après-midi, le danger croissant toujours avec les progrès de l'inflammation, on songea à lui administrer les derniers sacrements de la religion. Oh ! qui pourra dire tout ce qu'il y a de triste dans un pareil moment ! Cette profession qui s'avance lentement dans les sombres corridors, le chant lugubre du *miserere*, la fleur vacillante de quelques cierges, les soupirs prolongés de tant de frères : voilà des choses qui ôdent l'âme en même temps qu'elles l'affligent. Bientôt nous entourons le lit du mourant que nos yeux mouillés de larmes craignent de rencontrer. Mais la résignation que nous voyons peinte sur son visage, la voix suave du prêtre qui répète les sublimes paroles de la religion, la cérémonie auguste qui console les mourants, cérémonie déjà si touchante par elle-même, soulagent nos âmes, bien loin de les abattre. Le mourant reçut la dernière visite de son Dieu avec une pleine connaissance, avec toutes les bonnes dispositions que l'on peut attendre d'une vie exemplaire.

La cérémonie terminée, il nous fallut le quitter mais nous ne le quittâmes qu'à regret. Il nous regarda tous passer près de son lit comme pour nous dire le dernier adieu.

Quoi ! la mort doit-elle reparaitre si tôt au milieu de nous ! Quoi ! son ombre vient sitôt planer sur nos têtes, jeter le trouble et l'affroi dans nos âmes, obscurcir d'un nuage redoutable cet horizon que la jeunesse se flatte toujours de voir éternellement serain !

Où, et lorsque deux heures après nous allions réciter pour lui l'Office de la Ste. Vierge, aux pieds de ce même autel où tant de fois il s'était agenouillé avec nous, on vint nous dire : Votre confrère vient d'expirer ! Il avait conservé une connaissance parfaite jusqu'au dernier moment. Priez ! dit-il, ceux qui l'entouraient, et il expira.

Ah ! Chers amis, ne nous affligez pas d'une pareille fin. Sans doute, ce cher confrère était un bon être, le ciel. La mort qui tant de fois frappe en aveugle, choisit cette fois la victime la plus pure et la plus résignée, celle qui pouvait présenter au Seigneur la jeunesse la plus remplie de vertus.

Il semblait avoir été placé dans cette maison par une providence toute particulière, et par la main de Dieu lui-même, pour y servir de modèle à toute une communauté. Il avait reçu du ciel des talents brillants ; mais il était de ces âmes simples et modestes qui possèdent l'art précieux de se soustraire aux félicitations, nous pourrions dire à l'attention publique, même au milieu de leurs triomphes. *Raptus est ne militia mularum intellectum ejus . . . Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius ; propter hoc properavit educere illum de carcere.*

Il appartenait à la congrégation de la Ste. Vierge

R. I. P

A l'exemple de nos grands Journaux notre petite Abeille voudrait aussi, elle, payer un tribut d'hommage à celui dont la mort vient de laisser un si grand vide dans le monde scientifique. Mais comment être satisfait à ses desirs ? Que pouvons-nous faire, pauvres écoliers, pour louer dignement les grands hommes ? Et quoi ! Arago aurait-il besoin de nos éloges pour paraître grand ? Non, sans doute, et si en notre qualité d'étudiant en physique nous osions consacrer quelques lignes à sa mémoire, notre but, nous l'avouons, c'est de faire connaître à nos confrères la vie glorieuse d'un homme dont le nom, consacré dans nos auteurs classiques, vient si souvent frapper nos regards.

François Dominique Arago naquit le 26 Février 1786 dans le midi de la France. Issu d'une famille distinguée sous le triple rapport de la littérature, des arts et des armes, il releva de beaucoup l'illustration de son origine, et se plaça hardiment à la tête de tous les savants de son siècle.

Les succès brillants qui accompagnèrent ses études commencées à Toulouse et terminées à Montpellier, le mirent en état de se présenter aux examens de l'école polytechnique de France. Il sortit victorieux du combat, et eut l'honneur d'être admis dans un établissement que le grand Napoléon appelait son école de héros. A cet honneur en succéda un second.

Notre jeune savant, quo sa science précieuse avait fait élire membre de l'Observatoire de Paris, fut associé à Mr. Biot pour aller en Espagne continuer des travaux qui avaient pour but de déterminer exactement le volume du globe terrestre.

C'est là que devaient commencer ses malheurs. Placé sur la cime du mont Palazo, en Catalogne, Arago était occupé à son pénible travail, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne. Les signaux qu'il échangeait avec ses collaborateurs le rendent suspect, et on l'accusa de favoriser ainsi la marche des troupes françaises. Arago voyant ses jours menacés par la fureur populaire, se vit forcé de prendre la fuite. Après avoir surmonté bien des périls, notre martyr de la science arrive enfin à Marseille, et delà se rend à Alger sur une barque de pêcheur. Il y séjourne quelque temps mais cédant au désir de se rendre utile à son pays, il monte sur une frégate barbaresque et fut voile vers la France. Il était sur le point de revoir sa patrie, lorsque le vaisseau qui le conduisait fut capturé par un corsaire Espagnol, qui fit jeter le savant dans un cachot ténébreux.

Le dey d'Alger instruit du fait, en écrivit de suite au gouvernement espagnol, le somma de restituer le vaisseau capturé, et de remettre Arago en liberté. Se voyant ainsi délivré, Arago part de suite pour la France. Déjà il touchait au port de Marseille, lorsqu'une furieuse tempête poussa le vaisseau en pleine mer, et Arago se vit forcé de retourner une seconde fois à Alger, après avoir été ballotté pendant trois jours sur la Méditerranée. Une circonstance inopinée vint encore ajouter à ses infortunes. Le dey d'Alger venait de mourir. Son successeur immédiat eut de voir demander à la France le paiement d'une dette due, disait-il, depuis longues années. Arago qui arrive sur ces entre-faites, et qu'on regarde comme venant demander compte de cette redevance, est inscrit sur la liste des esclaves, et le plus savant homme de son siècle, se croit sur le point d'être envoyé aux galères.

Enfin le jour marqué par la Providence était arrivé. Arago obtient sa liberté, et se livrant de nouveau aux hasards d'une navigation périlleuse, il arrive, en dépit des Espagnols, des vents et des courants anglais, sous un ciel qui l'avait vu naître et qui l'a vu mourir. A son arrivée, on le créa membre de l'Institut, et cette faveur fut pour lui un ample dédommagement de toutes ses tribulations.

Une nouvelle carrière s'ouvre dès lors devant Arago. Donnant à son génie un libre essor, il invente, il perfectionne ce que d'autres avaient inventé avant lui, et recule ainsi la sphère des connaissances de l'homme. Polarisation colorée ; rapport de l'alimentation et de l'électricité, magnétisme de rotation, tous ces phénomènes sont autant de découvertes dont son intelligence supérieure a enrichi notre siècle. Astronome aussi bien que physicien, Arago n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il explique les phénomènes des corps célestes. Ses mémoires astronomiques sont d'une telle précision et d'une telle clarté, qu'on a dit de lui qu'il a popularisé les astres.

Ecrivain illustre, grand orateur, il fut l'homme universel de son temps. Appelé

en 1830 à remplacer M. Fourier comme secrétaire perpétuel, on le vit animer par sa seule présence tout le corps respectable de l'Académie. Dès-lors les sciences semblaient prendre un nouvel éclat, et la France entière ne tarda pas à ressentir leurs bienfaisantes lumières. Pendant quatre ans, Arago illustra par ses savants écrits les pages des Transactions de l'Académie des sciences. Il prononça des oraisons funèbres aussi remarquables par la pensée que par le style, et l'on cite parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence son discours contre M. de Lamartine, dans la mémorable discussion sur la part à faire dans les études classiques aux sciences exactes et à la littérature.

Mais, il faut le dire, il n'est point d'astre si brillant qu'il soit, qui n'ait en lui quelque tache. Arago avait excellé dans les sciences exactes, il voulut aussi exceller en politique. Elu ministre de la marine dans le gouvernement provisoire en 1848, il oublia que la nature l'avait appelé à la science et non au gouvernement. Tous les amis de l'ordre et du progrès regrettèrent que cette âme énergique, que ce puissant génie se fût lancé dans une carrière si étrange. Heureusement, soit instinct, soit hasard, ou tout autre cause, Arago se vit bientôt obligé de revenir au poste que la nature lui assignait.

Mais la mort l'a surpris ce grand homme!... Né au milieu d'un siècle corrompu par l'incrédulité, Arago a vieilli dans les principes qu'il avait reçus dans son enfance. Doué d'un génie généreux et élevé lorsqu'il s'agissait de spéculations et de politique, mais trop faible pour secouer les préjugés de son éducation, ce grand homme, sans se montrer ennemi systématique de la religion, ne la professa jamais ouvertement. Il est mort comme il avait vécu, et le ministre sacré de l'Evangile n'a point recueilli son dernier soupir.

Les obsèques de l'illustre défunt ont été célébrées avec toute la pompe convenable. Des illustrations de tous les ordres s'y faisaient remarquer, et l'on voyait surtout avec plaisir le maréchal Vaillant qui représentait l'Empereur. La pompe funèbre terminée, M. l'amiral Baudin, M. Barral, membre de l'ancien conseil municipal de Paris, et M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences physiques, prirent successivement la parole, et firent sur la tombe du défunt, l'éloge de sa vie et de la carrière brillante qu'il venait de fournir.

#### NÉCROLOGIE.

Dimanche dernier, Québec a vu expirer l'un de ses meilleurs citoyens. M. François-Xavier Méthot souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur qui l'a enfin conduit au tombeau. Il était le père de deux de nos confrères Eternes, et oncle du Révérend Edouard Méthot, prêtre de cette maison.

Dans les malheurs de 1845, cet excellent citoyen, le concert avec ses dignes associés, fournit des secours très considérables aux malheureux incendiés et procura à plusieurs d'entre eux un abri et des moyens de subsistance.

En 1848, il fut choisi pour représenter la ville de Québec, dans le conseil de la nation.

Nul citoyen ne laissera plus de regrets et n'emportera plus de bénédictions dans la tombe.

#### NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

CONSTANTINOPLE. Les Turcs ne paraissent rien craindre pour cette ville qui depuis sa fondation, au 5<sup>e</sup> siècle, a été assiégée vingt-quatre fois et n'a été prise que 6 fois. En 1453, il y a juste quatre siècles, l'empereur Constantin XII, avec 9,000 hommes seulement, s'y défendit 50 jours contre Mahomet II à la tête de 250,000 soldats aguerris par de nombreuses victoires.

Le patriarche grec de Constantinople est décédé, le 28 septembre, après une courte maladie. La nomination du nouveau patriarche est très-importante et très-intéressante pour les Grecs, sur lesquels il exerce une sorte de vice-royauté. Cette nomination est faite par le gouvernement ottoman.

Après la déclaration de guerre, les ambassadeurs des diverses puissances sont allés faire une visite au sultan. Sa Hautesse les a priés d'assurer leurs souverains respectifs qu'elle désirait terminer à l'amiable son différend avec la Russie : " Mais, a ajouté le sultan, mes ancêtres ont pris Constantinople à la pointe de l'épée, et si la destinée a décidé que cette ville change de maître, les Turcs quitteront l'Europe l'épée à la main, ou mourront en défendant leur religion nationale."

La déclaration de guerre a rempli d'enthousiasme les populations de Constantinople. Le soir même, le *Capoudji bachi* du sultan est parti pour le camp du généralissime avec 175 millions de piastres. On dit que cette somme a été avancée par les Ulémas. C'est à l'unanimité que la résolution du Divan a été prise; mais, malgré l'effervescence qu'elle a jetée dans les esprits, les fêtes du Courban-Bairam se sont achevées paisiblement.

Des deux côtés le fanatisme est poussé à ses dernières limites. Chaque russe croit courir au martyre pour sa foi; chaque turc considère l'islamisme comme dans un danger imminent; de toutes parts ces derniers envoient au sultan des présents pour payer l'armée. On a ainsi habillé et équipé 8,000 *Rédifs* en un seul jour. Constantinople à elle seule a enrôlé et équipé 18,000 hommes en un jour. On a fondu, dans un mois, 100 canons de différents calibres avec tout leur attirail et on les a envoyés à Andrinople. Les pachas de la capitale ont fourni les chevaux. On estime à 300,000 hommes l'armée Turque. Abd-el-Kader a offert ses services au sultan qui n'a pas voulu les accepter sans avoir l'agrément de l'Empereur des Français.

Les membres les plus riches du Divan, le grand visir en tête, auraient offert de lever et d'entretenir à leur frais, durant les hostilités, un corps de 30,000 hommes. Dès ce moment, des bureaux d'enrôlement seraient ouverts dans tous les quartiers de Constantinople: excellent moyen pour éloigner de la capitale les brouillons, les impatients et les fanatiques.

Omer-Pacha a multiplié les travaux de défense à Routschouk, Rehova et Nicopolis, en face des passages que le Danube

peut offrir à une armée d'invasion. Son camp de Schumla est le point central, le pivot de ses opérations: de là, il est instruit de tous les mouvements des Russes, au moyen d'une télégraphie très simple: le jour, des drapeaux placés de distance en distance sur des montagnes; la nuit, des fanaux. Ses lignes s'étendent de Schumla à Varna, lieux célèbres par la guerre de 1828, et encore pleins des traces de dévastation que les Russes y ont laissées. Le Bas-Danube est gardé par un corps de 18,000 hommes, sous les ordres de Saïd-Pacha; le Haut-Danube, par Ismail-Pacha, dont le quartier général est au défilé de Sourmondje, et qui commande à 25,000 hommes. C'est contre le Balkan même que le camp de Schumla est adossé, et les batteries qui couronnent la montagne ne présentent pas moins de 180 pièces de canon. Quant aux officiers supérieurs, ce sont pour la plupart des Croates, des Hongrois et des Polonais. Ils ont l'habitude des armes, mais on peut se demander quel ascendant moral ces rénégats pourront exercer sur des bandes asiatiques et africaines, étrangères à la tactique, et dont ils n'entendent pas la langue.

Le corps de Sélim-Pacha, qui a son centre d'opérations à Erzeroum, chef-lieu du pachalick de ce nom, a reçu un renfort de 12,000 hommes, et sa position est excellente; d'autre part, la Serbie a offert à la Porte un secours de 20,000 hommes.

Russie. L'empereur Nicolas a pris des mesures de guerre de la plus haute importance.

On sait que les forces militaires de la Russie comprennent deux divisions principales: 1<sup>o</sup> l'armée destinée aux grandes opérations en Europe; 2<sup>o</sup> les troupes ayant une destination sociale. On assure que la première de ces deux armées, dite l'armée d'Europe, qui se trouve maintenant cantonnée dans la partie occidentale de l'empire, dont les principaux corps occupent la Pologne russe, et dont les autres corps placés en arrière forment la réserve, est appelée toute entière à l'activité.

Les Russes construisent d'immenses casernes sur les bords du Danube, pour y passer l'hiver. Les pauvres Valaques en font les frais et sont en outre obligés de loger dans leurs propres maisons les officiers même d'un rang inférieur, et de faire de nombreuses corvées pour le transport des soldats et des munitions. Les désertions dans l'armée russe sont nombreuses; on passe par troupes, armes et bagages, du côté d'Omer-Pacha. Il n'y a pas eu de cas bien caractérisés de choléra, mais la dysenterie a conduit environ 7,000 hommes aux hôpitaux.

## LE GRAND MONDE.

M. le Rédacteur,

Durant la retraite qui vient de finir il est peut-être plusieurs de nos confrères qui se sont décidés à faire leur apparition dans la société. Les avis qu'un père donnait à son fils, il n'y a pas longtemps, sur la manière de se conduire dans le monde, pourraient ne leur être pas tout-à-fait inutiles. Ces conseils méritent que l'on y fasse attention parce que celui qui les a donnés connaît les hommes par expérience. Les voici à peu près tels qu'ils sont sortis de sa bouche :

Mon fils, disait-il, que de dangers vous allez rencontrer dans la carrière que vous embrassez ! Vous vous perdrez infailliblement, si vous ne suivez toute votre vie les conseils que je vais vous donner. Combien de jeunes gens ont fait un triste naufrage pour avoir méprisé les avis d'hommes qui avaient acquis de l'expérience ! Le monde, mon fils, est une mer agitée dont les flots, sans cesse soulevés par les passions, engloutissent les imprudents qui ne s'en méfient pas. Pour vous préserver de ce malheur voici ce que vous devez faire :

Vous devez avant tout conserver vos principes religieux. Pour cela, vous ne devez avoir pour amis que ceux qui pratiquent la vertu. Si les jeunes gens comprennent tout le danger des mauvaises compagnies, ils les fuiraient comme l'on fuit un serpent, ils les éviteraient comme l'on évite un pestiféré. En effet les libertins sont de véritables serpents qui cherchent à répandre dans le cœur des autres le poison qui les consume ; ils ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont communiqué aux autres tout le venin de leurs passions. Et pourquoi cherchent-ils ainsi à corrompre les cœurs ? C'est qu'ils commettront le crime avec moins de scrupule quand ils verront d'autres en faire autant. Jugez vous-même, mon fils, s'il est quelque chose de plus déplorable qu'un tel état, et si la paix de l'âme et le témoignage d'une bonne conscience ne sont pas infiniment préférables.

Il est encore un écueil où la vertu a fait bien des naufrages, je veux parler des romans. C'est en vain que vous prétendrez demeurer vertueux si vous vous adonnez à la lecture de ces livres infâmes, qui ne sont propres qu'à exciter les passions, qui font de l'impiété une vertu, qui donnent le nom de courage et de grandeur d'âme à la lâcheté et à la bassesse, qui changent la vertu en vice et le vice en vertu. Les romans sont d'autant plus dangereux qu'ils présentent les passions sous des apparences si séduisantes qu'on ne peut y résister.

Ils corrompent le cœur, ils dégradent les sentiments. Combien qui étaient appelés à de hautes destinées et qui devaient faire la gloire de leur patrie, tandis que, par la lecture des mauvais livres, ils en sont devenus l'opprobre !

Tels sont les avis que vous devez suivre pour être un citoyen honnête et utile à votre pays. Mais cela ne suffit pas. Il y a une foule d'autres choses, qu'on appelle *convenances*, auxquelles il faut se conformer pour conserver l'estime des autres.

Gardez les manières simples et aisées que vous avez contractées au collège ; c'est le moyen de plaire à tous. Soyez modeste avec tout le monde, et quand vous rencontrerez de vos anciens confrères, n'allez pas faire voir que vous croyez leur être supérieur en les saluant froidement, mais montrez-vous à leur égard tel que vous étiez quand ils étaient vos compagnons.

On se plaint souvent que ceux qui laissent le collège pour entrer dans le monde ont la vanité de se croire devenus par là de grands *messieurs*, et affectent de mépriser ceux qui ont été leurs amis d'étude. Ceux qui sont si orgueilleux et si hautains, ne le sont ordinairement que parce qu'ils n'ont rien de meilleur à étaler. L'humilité accompagne toujours la véritable science, tandis que celui qui n'a qu'une demi-science se gonfle et se croit beaucoup, parce qu'il n'en sait pas encore assez pour se douter de son ignorance.

Ne critiquez jamais les autres, surtout ceux qui sont placés audessus de vous, car c'est une folie bien commune chez les jeunes gens que de se mêler des affaires de leurs supérieurs. Et il n'y a rien de si ridicule, à mon avis, que d'entendre de jeunes imberbes, ou plutôt de jeunes gens à *long poil* [car c'est la mode d'être *louc* dans ce siècle-ci], que de les entendre, dis-je, juger sans miséricorde et condamner du haut de leur ignorance des hommes qui ont acquis une grande expérience, et qui ont plus d'esprit que n'en auront jamais leurs juges impitoyables.

Un autre défaut bien commun et bien ridicule, c'est la manie que l'on a de ne point parler sa langue, ou de la parler en Anglais. Il est, par exemple, tel jeune homme qui vous dira *bonne d'jour* au lieu de bonjour. Je ne sais si je me trompe, mais j'ai mauvaise opinion de ceux qui emploient de tels moyens pour se distinguer : car il me semble que qui n'aime pas sa langue n'aime pas son pays, et que celui-là mérite bien peu la confiance de ses compatriotes.

Maintenant, mon fils, si vous avez envie d'étudier la politique, cherchez-la dans l'histoire et dans les conseils de

ceux qui la connaissent. Attendez, pour vous en mêler activement, que vous ayez l'âge mûr et l'expérience nécessaire. Il y en a bien assez qui, après avoir fait deux ou trois ans d'étude, lisent les journaux durant quelquetemps, embrassent au hasard un parti, ordinairement le plus mauvais, et croient ensuite pouvoir se regarder comme d'habiles politiques. En vérité cela fait pitié.

Aussi, l'on voit ce que font de tels hommes. Dès qu'ils ont reçu une fois les applaudissements de ceux dont le nombre est infini [selon que le dit Salomon], ils se croient tout permis. Ils crient en public tout ce qui leur passe par la tête, condamnant tout ce qu'il y a de bon et recommandant tout ce qu'il y a de mauvais. On les rencontre quelquefois courant d'une campagne à l'autre, étourdissant les *habitants* de discours inintelligibles, tant pour ceux qui les entendent que pour ceux qui les débitent ; et quand ils ont fini de parler, les uns s'écrient qu'ils ont raison, les autres qu'ils ont tort, et alors le trouble et la division règnent partout. Voilà le fruit des talents et de l'activité de ces messieurs !

Et quand ils sont de retour d'une telle expédition, ils sont fiers d'eux-mêmes, ils s'admirent : c'est qu'en vérité ils ne se croyaient pas tant d'esprit. Il faut en effet quelque chose qui ressemble à de l'esprit (ne fût-ce qu'en vertu du principe que les extrêmes se touchent), pour parler si longtemps sans savoir ce que l'on dit. Si vous leur demandez pourquoi ils se donnent tout ce trouble, ils vous diront peut-être ce qu'ils ont coutume de faire, qu'ils veulent se former un *parti* : et c'est quelque chose qu'un parti !

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais si vous suivez les conseils que je viens de vous donner, le reste est peu à craindre pour vous.

P. M. J.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.  
Chez les Externes, M. P. Saucier.  
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.  
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.  
Au Collège de Ste. Anne, M. J. B. Hébert.

J. B. MARCOUX, Gérant.